

FRANCIS LEVASSEUR

Université McGill

Le nez

Présentation

La façon dont les frontières sont employées, incorporées au texte, négociées ou remises en question dans les œuvres littéraires est protéiforme et en constante mutation, suivant les changements sociaux, historiques, géopolitiques ou artistiques. Si, dans ces actes de colloque, les frontières physiques, identitaires et génériques ont été principalement abordées, de nombreuses autres voies peuvent être empruntées lorsqu'il s'agit, par exemple, du traitement, de l'identification ou de la transgression des frontières dans une œuvre.

La nouvelle de Francis Levasseur intitulée « Le nez », qui a gagné le concours de nouvelle Yvon-Rivard de l'ADELFIES en 2012, explore de tout autres formes de frontières, à savoir celles de l'intertextualité et de la propriété littéraire et auctoriale. La référence, d'entrée de jeu, à la nouvelle du même nom de Gogol, présage ce qui suivra, à savoir une réécriture massive, voire une appropriation du récit de Gogol. De la simple allusion à la réécriture, les relations intertextuelles unissant deux textes se déclinent en plusieurs variantes et degrés d'intensité. La nouvelle de Francis Levasseur questionne plusieurs idées reçues quant aux concepts de l'intertextualité et de l'auctorialité. À quel moment quittons-nous le domaine de l'intertextualité et versons-nous dans le plagiat? Comment distinguer ce qui est propre au texte A et ce qui appartient au texte B, ou encore à leurs auteurs? Pouvons-nous, devons-nous inclure le plagiat ou l'appropriation d'un texte par un autre au concept de l'intertextualité? Comment envisager les

questions de propriété intellectuelle ou d'auctorialité, le cas échéant?

Des textes tels que la nouvelle de Francis Levasseur ou « Pierre Ménard, auteur du Quichotte » de Borges mettent en évidence la fluidité et l'ambiguïté de ces concepts, soulevant, à leur propos, des questionnements difficiles, voire impossibles à résoudre.

Catherine Renaud

Je pensais récemment à la nouvelle « Le nez » de Gogol. Vous savez, cette histoire russe où un homme se réveille un bon matin sans son nez. En fait, je pensais surtout aux excuses du narrateur. Perdre une telle pièce de son visage, centrale qui plus est, et la perdre comme ça, comme une chose qui se dévisserait d'un rien, au moindre coup de vent, est un événement par trop extraordinaire. Pourquoi diable soumettre au lecteur une histoire aussi farfelue? La réponse du narrateur est aussi simple qu'efficace : parce que cela arrive. Oui, sans qu'on se l'explique, qu'on le veuille ou non, ça arrive. Aujourd'hui, c'est de pareilles excuses que je m'appête à vous donner.

Il y a une semaine, je prenais l'autobus en direction de chez moi. Comme toujours, je regardais par la fenêtre, et comptais les poteaux électriques. Je me souviens donc parfaitement qu'au dix-huitième poteau des cent trente-huit nécessaires pour rentrer à la maison, l'autobus fut secoué par un nid-de-poule. Une chose tomba, puis vint rouler dans ma direction. Je regardai à mes pieds et vis, arrêté contre ma chaussure, un nez. Vous m'avez bien entendu : un nez, tout seul, sans le reste, comme dans l'histoire de Gogol. Mais qu'est-ce qu'il foutait là? Autour de moi, on n'avait rien remarqué. Bien sûr, il convenait de ramasser l'objet et d'en chercher le propriétaire, aussi inusitée que fût une telle entreprise. Or, d'une nature discrète, plutôt impropre à

l'héroïsme, je jugeai préférable d'envoyer du pied le problème ailleurs. Et ainsi s'en alla promener le nez.

Je repris alors mes occupations. J'avais estimé à trois le nombre de poteaux manqués; ça allait. Vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre, comptai-je... mais voilà qu'au vingt-cinquième poteau, l'autobus sursauta à nouveau. Une chose roula, et se heurta à ma chaussure. Je compris tout de suite, et ramassai cette fois mon visiteur. Sans faire exprès, en le prenant, mon pouce glissa dans une de ses narines. À la vue de ce geste, ma voisine qui suivait la scène fit une sorte de « oh » indigné. La vulgarité de mon geste l'avait frappée. « Non mais vous voyez bien que c'est un nez? » lui répondis-je, voulant souligner par là le caractère inhabituel de la situation. Sourde à ma remarque, elle retourna à sa revue, remuant la tête de droite à gauche. Pour faire bonne impression, je sortis un mouchoir et entrepris de nettoyer le nez. Il se mit alors à gigoter, puis à renifler de plus en plus vite. « Houlala, petit père, lui murmurai-je, qu'est-ce que tu me prépares? » Eh bien voilà : il éternua. À la manière d'une grenouille, il s'éjecta dans la chevelure d'une dame trois sièges plus loin. La femme se leva paniquée et se mit à tourner sur place; en hurlant, elle se fouilla frénétiquement la tête. L'intrus enfin trouvé, elle remarqua ma voisine qui me pointait du doigt, l'air exaspéré. Je voulus expliquer que l'animal m'avait sauté des mains mais, dans les circonstances, un tel effort me parut vain. Ainsi reçus-je, sans jeu de mots, le nez en plein visage.

Je regardai ma voisine. Elle lisait à nouveau sa revue, mais continuait à secouer la tête; chaque fois que cette dernière passait par le centre pour ainsi dire, elle émettait un petit bruit de bouche. Le nez, quant à lui, gisait sur ma cuisse. Les narines contre mon pantalon, il respirait mal. D'une chiquenaude, je le renversai sur le côté. Il se mit alors à ronfler avec bruit; pour la première fois, je visualisai le monstre que devait être son propriétaire. Des protestations se firent entendre. Un bébé pleura, peut-être même deux. À la hâte, je bousculai le nez du doigt, prenant soin d'éviter ses

narines. La manœuvre resta sans effet. Les protestations augmentèrent. Le chauffeur, dans son rétroviseur, fit à mon attention un geste compliqué, qui traduisait l'impatience. Je remarquai que ma voisine tenait désormais sa revue roulée dans la main, prête à me rosser. Des doigts, je bouchai le nez. Énervé, celui-ci se réveilla brusquement, et me mordit dans l'arc reliant le pouce à l'index. Avec quoi me mordit-il? Je me le suis maintes fois demandé. Encore aujourd'hui, à examiner le petit chemin de dents que j'ai d'imprimé sur la main, je reste sans explication. Après cette attaque, j'eus pour réflexe de retirer mon bras. La suite tient de la malchance. Mon coude s'en alla frapper au visage un gamin qui se trouvait dans mon angle mort. L'impact le projeta au sol. Dans sa chute, il s'était accroché à sa grand-mère. Je regrette de donner ce détail, mais il permet de saisir l'impression que la scène fit sur mes semblables : étendu au milieu de l'allée, l'enfant en larmes ne tenait plus qu'une robe.

Ensuite, tout se précipita. Trois ou quatre hommes se chargèrent de m'immobiliser. L'idée ne me vint pas de leur parler du nez; d'ailleurs, je ne savais plus trop où il était. Devant l'ensemble des passagers, on m'embarqua dans une voiture; plusieurs personnes applaudirent. Sur la route, je n'échangeai aucune parole avec les agents. Dehors, les poteaux allaient et venaient dans le désordre.